

## CULTURE & CULTURES

C'est une banalité de dire que les objets ethnographiques, une fois sortis de leur milieu d'origine pour entrer dans les musées, perdent leurs significations premières pour en prendre de nouvelles. En fait, les objets ethnographiques une fois muséifiés peuvent prendre une infinité de significations, par exemple scientifiques, artistiques, historiques, ou encore se rapportant à l'art de vivre ou à la philosophie.

Dans la perspective de la construction d'un nouveau musée, il est fondamental que nous ayons une idée claire des histoires que nous voulons faire raconter aux objets et aux autres manifestations du musée, car de ces histoires dépendent la muséographie, les scénarios des expositions, les techniques mises en oeuvre et tous les autres aspects liés à la diffusion culturelle.

Divers colloques et publications, notamment le catalogue-manifeste de l'exposition «Le monde et son double» présentée l'année dernière au Musée Rath, ont déjà indiqué quelques-unes des grandes options arrêtées pour le Musée d'ethnographie de Genève du XXI<sup>e</sup> siècle.

Celui-ci doit être à la fois une initiation à la diversité des civilisations du monde et une célébration de celle-ci. Il doit se distancier de l'ethnographie figée, coloniale, qui a longtemps dominé en Occident. Mais il doit aussi dépasser une conception qui se borne à faire la critique ou la «déconstruction» de l'ethnographie traditionnelle.

Ce dépassement devra être atteint par une intégration et une participation de l'«autre» dans la préparation des expositions et des diverses manifestations du Musée, par une multiplication des regards croisés. Cela signifie la multiplication des échanges avec des musées et d'autres institutions culturelles du monde et aussi avec des personnes issues des diverses civilisations de la terre vivant à Genève. Cela signifie aussi que, dans ce musée, l'ethnographie d'ici sera sans cesse mise en relation avec l'ethnographie d'ailleurs.

En développant ce projet, nous nous sommes rendus compte du fait qu'un problème sémantique, tournant autour de la notion de «culture», est cause incessante d'obscurcissement et de confusion. Et cette confusion n'a pas que des conséquences théoriques, mais influence concrètement la définition du musée que nous voulons développer.

Pour les ethnologues, la culture englobe l'ensemble du phénomène humain pour s'opposer à la nature, l'ensemble des formes acquises de pensée et de comportement des différentes sociétés de la terre, jusqu'à leur mode de production. Mais, dans un usage également répandu, la culture est, au contraire, un résidu où se rassemble ce qui n'est ni politique, ni économique, ni religieux, sens que l'on retrouve dans l'expression «une personne cultivée».

Tout le monde est d'accord qu'un musée d'ethnographie est un musée des cultures. Mais selon les sens que l'on donne à ce dernier mot, on pourra penser à un musée qui met en priorité l'accent sur l'art, sur le théâtre, sur la musique et sur d'autres activités dont s'occupent les ministères de la culture; ou, au contraire, on pourra penser à un musée qui englobe le précédent, mais qui s'intéresse aussi à toutes sortes d'autres questions humaines, par exemples les techniques, la médecine, la religion ou l'éducation des filles.

Ce qui ajoute à la confusion est le fait que même si l'on décide qu'un musée d'ethnographie est basé sur le sens ethnologique de la culture (il est le musée par excellence de la diversité des identités collectives), il appartient aussi aux institutions de culture, dans le sens restreint de ce terme, engagé dans toutes les mutations que ce genre d'institutions connaît aujourd'hui.

C'est pourquoi nous avons décidé d'organiser un colloque, où nous essaierons à la fois de bien distinguer ces différentes notions de cultures et d'explorer le plus loin possible la dimension «culturelle» du nouveau Musée d'ethnographie, dans les différents sens de ce terme.

Cette réflexion nous ramène à des questions fondamentales, qui concernent aussi bien le nouveau rôle social et culturel des musées – nouveaux médias – et la muséographie contemporaine, que les rapports entre mondialisation et ethnographie et les possibilités de faire d'un musée d'ethnographie un véritable lieu d'échange et de communication entre porteurs de civilisations (cultures au sens ethnologique) différentes. (Voir à ce sujet l'article p. 2 cosigné avec Erica Deuber Ziegler).

Louis NECKER  
Directeur



«La reine de Saba arrive à Jérusalem et salue Salomon». Peinture traditionnelle éthiopienne avec légende en amharique. Musée d'ethnographie Genève. Photo: Guy Piacentino

# CULTURE & CULTURES

Les 11-12 mai 2001 à la salle Ernest-Ansermet, Maison de la Radio

Dans le cadre des travaux sur le contenu du nouveau Musée d'ethnographie, sur la manière d'habiter son espace et d'organiser ses activités, il nous a paru utile de nous arrêter sur des questions qui nous paraissent engluées dans l'usage indistinct d'un mot: celui de «culture».

Rappelons brièvement ces questions si souvent posées à l'ère du dépassement colonial et de la nouvelle mondialisation: «Faut-il brûler les musées d'ethnographie?» (J. Jamin, 1999) Faut-il les démanteler, comment on le fait à Paris du Musée de l'Homme et du Musée des arts africains et océaniques? Les remplacer par des musées d'art ou intégrer leurs collections dans ceux-ci? Doit-on, comme on le pratique avec brio au Musée d'ethnographie de Neuchâtel, en déconstruire inlassablement l'objet, dans une quête historiographique et épistémologique des conditions de leur constitution et du propos ethnologique? Ces problèmes sont ceux que les musées d'ethnographie ont hérités de leur propre histoire et qu'ils projettent vers l'extérieur.

Mais il y en a d'autres encore, qui sont liés aux mutations générales de la société et des musées, aux progrès de la démocratie, à l'accès populaire à la culture, à l'élargissement de la notion de patrimoine. Ils concernent directement la place des musées d'ethnographie dans le champ culturel. Car si leur mission à l'endroit des objets et documents de leurs collections paraît claire (conserver, étudier, contextualiser, mettre en valeur, diffuser la connaissance à leur sujet), si de nouveaux types d'objets, notamment de nos sociétés «développées», sont reçus dans la classe des objets ethnographiques, quels rapports les activités du musée doivent-elles entretenir avec la *culture* vécue des gens? Les musées doivent-ils éduquer? Faire partager au public l'accès au patrimoine le plus large possible de l'humanité, au patrimoine national, régional ou local? Former des citoyens du monde? Ou cibler les publics et leur offrir, pour leurs loisirs, des produits différenciés en fonction de leurs intérêts et des modes du marché?



«L'écoute de l'Autre, aller-retour». Photo: Johnathan Watts, Kerala, 2001

Notre Musée a pris à l'égard de ces questions des positions affirmées:

- Il dit et préserve les valeurs immatérielles des choses et des cultures, tient un discours sur l'humain, sur sa mémoire, son intelligence, sa sensibilité, son imagination, sa créativité. Il défend une citoyenneté du monde fondée sur les droits humains, promeut une idée de l'identité ouverte, le droit aux appartenances multiples, à l'autonomie des parcours singuliers qui fécondent et enrichissent les identités collectives.
- Notre Musée se préoccupe de l'histoire vivante. Il ne s'intéresse pas seulement aux cultures lointaines, réputées traditionnelles, dans une perspective plus ou moins ahistorique. Il prend en compte que toutes les sociétés et les sujets qui les composent ont une histoire, que toutes les cultures sont le produit de contacts et d'échanges, même dans les temps longs qui semblent les figer. «La mémoire n'est pas la reproduction du passé, mais son incessante réinvention en fonction du présent et de l'avenir, oscillant entre oubli, indifférence, censure, annulation, emblémation et enjolivement.» (B. Crettaz)
- Notre Musée aborde les terrains d'étude inédits de l'anthropologie d'aujourd'hui, créés par l'ouverture de son champ aux sociétés contemporaines d'ici comme d'ailleurs, ainsi que par l'amplification de la communication, des échanges, des entrecroisements et des métissages.
- Il veut parler de l'Autre non plus seulement dans les termes de la *culture* savante, mais en lui donnant la parole et en favorisant au musée même l'expression des cultures et des expériences vécues.
- La Genève multiculturelle regroupe une population en provenance de quelque 184 nations de la planète, avec 38% de détenteurs de passeports d'autres pays que la Suisse. Plus des trois quarts de ses habitants possèdent des racines hors de la Suisse. Notre Musée peut opérer son dépassement de l'ethnographie traditionnelle par l'enrichissement qui lui vient de cette population-là.
- Il reste qu'il veut continuer à servir à la comparaison entre les cultures du monde, à leur compréhension, à éclairer leurs interactions, à montrer les coexistences et les communications interculturelles possibles, les distinctions, mais aussi les réciprocity qu'elles supposent, notamment pour se garder des replis. Mais pour pouvoir comparer, il faut disposer de la profondeur des connaissances. Le Musée doit donc aussi continuer à présenter le résultat des travaux ethnographiques en profondeur des chercheurs des différents terrains.

Étant affirmés ces principes, au moment de mettre en place la présentation, le fonctionnement, l'organigramme du futur musée, le colloque «Culture et cultures» réunira des spécialistes du dehors et

des collaborateurs du dedans. Il s'adressera d'abord aux professionnels, mais sera ouvert à tous les publics intéressés.

Son titre indique que nous voulons préciser ce que parler des cultures et produire de la *culture* à leur sujet veulent dire. Il est banal de déclarer que les changements gigantesques survenus dans la réalité du monde ont entraîné dans la même proportion, des déplacements et des modifications de l'ensemble des significations et des points de vue en œuvre dans les champs de la connaissance, de l'éducation et de la communication. Mais comme tous les symboles, le terme de «culture», au lieu d'évoluer strictement en fonction du moment, a conservé au cours de ces transformations ses sens successifs, propres aux différentes spécialisations et aux différentes politiques conduites en son nom, parfois dissonants ou carrément opposés. Il est donc aujourd'hui polyvalent, avec toutes les confusions que sa richesse sémantique entraîne. Mais il est la plupart du temps employé invariablement.

Les principaux sens du mot «culture» en cause dans notre débat muséologique sont:

1. Le premier sens figuré de *culture* – dans le sens où l'on dit d'un homme qu'il est «cultivé» – touche au développement des facultés de l'esprit, à l'ensemble des connaissances qui permettent de développer le sens critique, le goût, le jugement, à l'ensemble des aspects intellectuels, artistiques et spirituels d'une civilisation.
2. Un sens plus récent et plus restrictif apparaît au XVIII<sup>e</sup> siècle et désigne les activités qui découlent directement des politiques publiques des collectivités locales, régionales et nationales: le cinéma, le théâtre, l'opéra, la musique, la danse, les arts, la littérature, les bibliothèques, les musées et les médias.
3. Un autre sens, plus large, fondamental dans notre discipline anthropologique englobe tout le phénomène humain pour s'opposer à la nature et sert à identifier les sociétés différentes.

Quelle *culture* faisons-nous en conservant des collections ethnographiques, en étudiant et en mettant en valeur les cultures du monde, en développant des activités en direction des divers publics? Aucune institution muséographique n'échappe aujourd'hui aux nouvelles représentations qui affectent le musée entre discours, séduction et transmission du savoir. Mais aussi, comment parlons-nous au XXI<sup>e</sup> siècle de la diversité des cultures au sens anthropologique? À partir de quels présupposés épistémologiques pouvons-nous parler de l'Autre? Comment pouvons-nous lui donner la parole dans la réalisation de notre travail?

Un musée d'ethnographie conserve les objets-témoins des cultures, étudie les cultures et fait partager ses connaissances au sens anthropologique du terme. Il le fait au nom d'une politique *culturelle* qui touche d'une part à l'éducation et à la connaissance, d'autre part à l'offre *culturelle* de la ville, à sa renommée, à son attrait, à sa communication.

Le colloque «Culture et cultures» doit placer toutes ces questions dans la perspective concrète de l'élaboration du contenu du nouveau Musée. On l'a dit: le Musée d'ethnographie a déjà fait des choix. Le nouveau Musée continuera de prendre part à la production du savoir ethno- et anthropologique. Mais il ne se donnera pas comme but ultime de conserver et présenter ses collections, quelle que soit l'importance de ces deux missions. Celles-ci ne seront qu'un moyen parmi d'autres – recherches, publications, animation, pédagogie, musiques, danses, films, photographies, créations d'artistes et d'artisans, rencontres d'écrivains et de conteurs, débats, événements, jeux, fêtes, rites et moments d'émotion partagée – pour approcher la diversité, la créativité, les ressources infinies des cultures humaines, les mettre en valeur et prendre conscience de l'unité qui les relie, de la part d'universel qu'elles contiennent. Il cherchera à compléter la tradition d'une présentation géographique par continents par des approches historiques ou thématiques. Aux musées d'ethnographie classiques qui «parlent des autres sans leur donner la parole» (Sylvie Dufresne), il cherchera à substituer un musée qui, dans la mesure du possible, laisse l'autre se dire lui-même et implique les communautés d'ailleurs, que celles-ci soient établies à Genève ou ailleurs.

Louis Necker et Erica Deuber Ziegler

## PROGRAMME

Salle Ernest-Ansermet, Maison de la Radio, 66, bd Carl-Vogt  
(passage de la Radio, en face du Musée d'ethnographie)

Vendredi 11 mai

10-12h30 **Musées et culture(s). Introduction et définitions**  
Louis Necker (Genève), Pierre Centlivres (Neuchâtel), Jean Davallon (Avignon)  
Modératrice: Erica Deuber Ziegler (Genève)

14-17h **La nouvelle anthropologie: connaissances croisées**  
Sylvie Dufresne (Montréal), Roberta Colombo-Dougoud (Genève), Laurent Aubert (Genève), Majan Garlinski (Genève).  
Modérateur: Jean Molino (Lausanne)

Samedi 12 mai

10-12h30 **Le Musée d'ethnographie dans une société pluriculturelle**  
Henri Dorion (Québec), Jean Guibal (Grenoble), Jacques Hainard (Neuchâtel), Bernard Crettaz (Genève), Jérôme Ducor (Genève).  
Modératrice: Christine Détraz (Genève)

14-17h **Mondialisation et musées**  
Isabelle Schulte-Tenckhoff (Québec), José Marin (Genève), Erica Deuber Ziegler (Genève).  
Modérateur: Louis Necker (Genève).

Synthèse et débat avec le public

# KUA ET HIMBA

## Du droit des peuples traditionnels à conserver leurs terres

Exposition jusqu'au 16 septembre 2001

Au moment où nous écrivons ces lignes, nous apprenons que le professeur Carlos Valiente-Noailles, commissaire de l'exposition, vient d'être nommé président de l'Académie nationale des sciences de Buenos Aires. À propos de l'avenir incertain des chasseurs-cueilleurs kua au Botswana, chassés de la Réserve centrale du Kalahari, et des éleveurs himba dont les terres vont en grande partie disparaître sous les eaux si la Namibie réalise le barrage d'Epupa sur le Kunene, le professeur de droit constitutionnel argentin note, dans le catalogue de l'exposition Kua et Himba, que :

«Le droit comparé établit qu'il faut accorder aux détenteurs d'une quelconque propriété, par le biais de certaines institutions, le droit de la garder perpétuellement. Dans les territoires auxquels nous faisons référence, la possession a été héritée par les habitants de génération en génération et leurs propriétaires sont soumis à leur propre régime d'usage respecté par tout le monde.

Par ailleurs, les constitutions modernes reconnaissent aux communautés traditionnelles les droits de propriété collective du territoire, du moment que ces dernières y habitent depuis toujours. C'est ce que plusieurs pays de la zone ont fait, c'est également ce qui a été décidé lors de la réforme constitutionnelle argentine de 1994, reconnaissant le droit des peuples indigènes et leur garantissant la possession et la propriété communautaire des terres qu'ils occupent traditionnellement .»

Claude Savary



Kanjade Ventura  
jouant du pluriarc.  
Photo Ernst Kiessling,  
Namibie, 1993

### Les Himba: une communauté éclatée

Considérés dans les années 70 comme les éleveurs de langue bantoue les plus riches d'Afrique, les Himba ont vu leur cohésion sociale très affectée lors de deux événements majeurs de leur histoire. Au début des années 80, une sécheresse de trois longues années décima la majeure partie du cheptel bovin. Elle fut suivie du conflit armé mené par les rebelles namibiens pour gagner l'indépendance de leur pays.

Aujourd'hui, alors que la Namibie indépendante s'initie au développement, les Himba voient leur mode de vie pastoral disparaître, supplanté par le salariat. Beaucoup de jeunes se sont engagés dans l'armée et la police namibiennes. Influencés par la technologie occidentale, ils se convertissent à un nouveau style de vie.

Les Himba sont aussi confrontés à des pressions économiques et écologiques venant de l'extérieur: l'inondation de leurs meilleurs pâturages par le futur barrage d'Epupa ou encore l'augmentation de la misère urbaine. A Opuwo, ville du Kaoko, l'alcoolisme et les maladies font partie des nouveaux fléaux.

Dans un tel contexte, les Himba réussiront-ils à trouver un juste équilibre entre pastoralisme et modernité?



Deux jeunes filles himba tressent des colliers en fibres de palme. Photo Ernst Kiessling, Namibie 1995

### Les Kua: un peuple en déclin

Jadis, les Kua vivaient sur de vastes territoires: du Zambèze au Cap de Bonne-Espérance, de l'Océan Atlantique à l'Océan Indien. Ils vivaient en petits groupes, se déplaçant au rythme des saisons, à la recherche d'eau et de nourriture.

Au début des années 60, le gouvernement colonial anglais crée la Réserve Centrale du Kalahari. Six ans plus tard, la déclaration d'indépendance du Botswana marque le commencement d'une nouvelle ère économique dominée par l'exploitation des mines et l'élevage.

Ces événements précipitent l'exode forcé des Kua. Plusieurs milliers d'entre eux sont, dans un premier temps, regroupés en un lieu précis de la Réserve où le gouvernement cherche à les fixer. Mais depuis quelques années, les pressions se font de plus en plus fortes pour chasser les derniers Kua de leurs terres.

Aujourd'hui, les Kua apprennent à vivre dans un tout autre monde que celui où ils ont évolué pendant des siècles. Ils habitent dans des baraquements situés sur un terrain exigu, privé d'eau courante. Pour survivre, ils se font engager comme main-d'œuvre à bon marché dans des fermes, comme domestiques, ou vendent des objets artisanaux.

Une telle adaptation forcée, synonyme de perte des valeurs traditionnelles, a déraciné les Kua, les conduisant, à la misère, à la violence et à l'alcoolisme.

Caroline Paerli



Modernité chez les Kua. Photo: Ernst Kiessling, Botswana 1985

# LA REINE DE SABA - BILQÎS - MAKÊDÂ

## Expositions, colloque, nuit orientale, rencontres

Genève, 18 mai – 30 juin 2001

Conception et organisation: Musée d'ethnographie de Genève,  
Fondation suisse pour la culture – Pro Helvetia, Librairie arabe L'Olivier

Vernissage jeudi 17 mai à 19 heures

### La Reine de Saba: une légende noire et dorée

Le Musée d'ethnographie consacre une exposition à la légende de la reine de Saba: une légende noire parce que la reine apparaît souvent noire dans les récits et l'iconographie, que les deux rives de la Mer Rouge – le Yémen et l'Éthiopie – se disputent la gloire de lui avoir donné naissance et que certaines traditions orientales lui attribuent des aspects démoniaques; et une légende dorée parce qu'elle est nimbée de richesses et qu'elle est parvenue jusqu'à nous, dans sa version chrétienne d'Occident, à travers les compilations de la *Légende dorée*.

À partir de textes sacrés appartenant aux trois traditions monothéistes, en passant par des commentaires et diverses versions légendaires, l'histoire de la reine de Saba a circulé sans interruption du 1<sup>er</sup> millénaire av. J.-C. jusqu'à notre temps. Comment comprendre le succès durable de cette figure lointaine des confins de l'Arabie, qui n'a même pas de nom – femme, nomade, riche, mais aussi diabolique – sinon par le besoin de tous les temps et de tous les lieux de situer le monde entre autrefois et maintenant, entre ici et ailleurs, et surtout par le besoin de figures féminines pour fixer le sens de ce positionnement et de cette mémoire?



*Elle arriva à Jérusalem  
avec une suite fort  
nombreuse,  
et avec des chameaux  
portant des aromates,  
de l'or en très grande  
quantité, et des pierres  
précieuses*

(Rois I, 10, 2)

La Reine de Saba, miniature de Conrad Kyeser «Bellifortis», après 1400, droits réservés

Le nom de Saba – Seba – apparaît pour la première fois dans la Bible, dans la Genèse (10) qui énumère la descendance des fils de Noé après le Déluge, au Livre des Rois (I, 10,1-13) qui raconte comment Salomon reçut la visite de la reine de Saba attirée par le renom de sa gloire et de sa sagesse, enfin au Livre des Chroniques (II, 9, 1-12) qui rajoute comment la reine mit à l'épreuve la sagesse du roi en lui posant des questions sous forme d'énigmes. Le Coran et les commentaires juifs, musulmans et chrétiens vont reprendre cette histoire, l'enrichir, selon les cultures et les contextes politiques. La reine de Saba sera tour à tour convertie au Judaïsme et à l'Islam, prise par les chrétiens pour une préfiguration de l'Église des Gentils et pour une prophétesse – et par les Éthiopiens pour l'ancêtre de leurs rois. Mais elle sera aussi tenue pour une fille de djinns, une dédemonnée mi-femme, mi-animal, à la jambe velue, à la patte de chèvre, au pied palmé. Cette figure de la sagesse féminine antique restera un modèle dans les spéculations féminines jusqu'à nos jours.



Bilqis avec la huppe, miniature persane, 1590, droits réservés

La reine de Saba évoque la royauté, la richesse de l'Arabie, l'altérité des confins du monde connu, le mystère du désert et des esprits qui le dominent. Elle sert au monothéisme de faire-valoir à la gloire de Salomon devant lequel elle s'incline et dont elle conçoit un enfant. Pour contrebalancer la perspective monothéiste de la glorification de Salomon, l'exposition a voulu mettre la lumière sur la reine – une reine mère qui vénère la lune et le soleil, nomadise, fertilise son pays, enfante un roi, fait naître la paix entre des peuples différents.

Où est le pays de Saba? L'*Arabia Felix* (l'Arabie heureuse), l'Arabie du Sud, le Yémen, l'Éthiopie, le Pays de Coush, l'Égypte, le Pays de Punt se disputent la gloire d'être le pays de la reine énigmatique. Elle est nommée, comme son pays et son clan, Saba, et s'identifie avec ce territoire.

L'Arabie du Sud connut entre 700 et 100 av. J.-C. une période florissante de royaumes caravaniers associés au commerce des aromates, de la myrrhe, de l'or, et surtout de l'encens. La route de l'encens organisée par les tribus nomades était parallèle aux côtes de la péninsule arabique. Comme la route de la soie beaucoup plus au nord, elle joua un rôle d'intermédiaire entre l'Asie et l'Europe, recevant les produits importés de l'Inde et les acheminant, via la Mecque, Médine et Pétra, jusqu'à Gaza au sud de la Méditerranée et jusqu'à Tyr.

Le règne de Salomon s'étendit de 970 à 931 av. J.-C. Le récit de la visite d'une reine sabéenne à Jérusalem pose une question chronologique. Les intenses travaux archéologiques menés ces dernières années attestent en tout cas d'un peuplement ancien du Yémen, d'un haut niveau de développement politique et culturel, de l'existence d'une écriture, d'une évidente prospérité bien avant l'apogée des royaumes caravaniers et même antérieurement au 1<sup>er</sup> millénaire. Il aurait existé dès 1000 av. J.-C. à Mârib, ancienne capitale de l'Arabie du Sud, un temple dédié à la déesse Almaqah, qu'on appelle «trône de Bilqis».

Sur ce fond s'établit la légende.

Toutes les cultures de l'ancienne Méditerranée, yéménite, éthiopienne, grecque, latine, arabe, et au-delà, jusqu'en Europe du Nord, en Perse et en Inde, se sont en fait approprié l'histoire de la reine de Saba et en ont façonné leur version. La reine légendaire est connue sous différents noms: Bilqis chez les Arabes, Makêdâ ou Reine du Sud (Azeb) chez les Éthiopiens, Nicaule chez les Grecs, Regina Sibylla ou encore Reine Pédauque dans l'Europe médiévale.

À l'occasion de l'exposition, quelques versions publiées de l'histoire de la reine de Saba ont été réunies. Elles sont empruntées à diverses sources: aux textes fondateurs de la Bible et du Coran, à des commentaires de ces textes, à des compilations de légendes, à des chroniques historiques et politiques, à des légendes recueillies par des orientalistes.

La lisibilité de ce récit, tout comme celle de l'exposition, se trouve dans le fragment. Les fragments de l'histoire de la reine de Saba se complètent, se superposent, s'affrontent jusqu'à être incompatibles. Afin de respecter les différences et laisser vivre la légende sous chacun de ses visages, l'exposition ouvre 7 espaces imaginaires: à l'aide d'extraits de textes, de livres, de photographies et d'objets ethnographiques et archéologiques – elle raconte l'Arabie Heureuse, la diffusion des textes sacrés, la chronique des rois éthiopiens et persans, la *Légende dorée*, les énigmes de la célèbre reine et évoque pour finir les reines noires des Afriques.

Anne-Marie Käppeli, en collaboration avec Erica Deuber Ziegler

Cette exposition s'accompagne d'une série d'autres événements  
(voir Agenda p. 8)

- Colloque «La reine de Saba – succès d'un mythe dans les trois cultures monothéistes», samedi 19 mai, de 13h30 à 18h à la salle Ernest-Ansermet, Maison de la Radio. Une Nuit orientale, le même jour, et au même endroit, à 20h30.
- Une exposition «La reine de Saba vue par des artistes contemporains» et des rencontres à la Librairie arabe L'Olivier, 5, rue de Fribourg à Genève. Vernissage le 17 mai à 17h.
- D'autres manifestations enrichissent ce programme (voir dépliant pour plus de détails ou [www.ville-ge.ch/eth](http://www.ville-ge.ch/eth))

# ICI ET AILLEURS

5-11 mai 2001

Le département d'anthropologie visuelle du Musée d'ethnographie de Genève est partenaire de l'édition 2001 du festival Science et Cité consacré au thème «Science et parascience».

Nous avons sélectionné une douzaine de films qui racontent des histoires de vie, de mort et d'amour... Ce ne sont pas seulement des films ethnographiques au sens strict du terme, mais aussi des documentaires qui peuvent se prêter, si on le veut, à une lecture ethnographique et s'inscrire dans le contexte de «Science et parascience». Ce sera en fait d'abord un voyage où, *Tout peut arriver* (Pologne, 1995) titre du film d'ouverture de Marcel Lozinski.

Par une douce journée de printemps, un petit garçon file sur sa trottinette sous l'ombre des arbres du parc Lazenki à Varsovie. Assis sur les bancs, des vieillards discutent, bouquinent ou savourent simplement l'ambiance paisible que soulignent les sons délicats d'une valse. Ces témoins accompagnent le petit Tomek qui, du haut de ses six ans, découvre les miracles de la nature, fait des culbutes dans l'herbe, enfourche à nouveau sa trottinette, s'adonne ludiquement à l'ivresse de la vitesse et s'arrête brièvement devant l'un ou l'autre des bancs. C'est sa curiosité enfantine qui l'attire vers eux, l'envie de savoir ce qui confère au monde sa cohérence intime.

*Tout peut arriver* sera suivi d'un hommage à l'un des grands documentaristes de notre époque, Johan van der Keuken, malheureusement décédé trop jeune en janvier dernier. Il nous accompagne et nous inspire à travers ses films et ses voyages, caméra au poing, comme à travers le dernier, *Vacances prolongées* (Pays-Bas, 2000), qui est, selon ses propres termes, «tout entier (...) une quête pour découvrir le vertige du néant, dans l'espoir qu'il ait une raison d'être, qu'un plus grand dessein soit à l'œuvre derrière lui. On pourrait dire que le sens de tout cela se trouve dans le mouvement lui-même, dans le regard qui distingue ce mouvement et le capte pour le transmettre à autrui. Cette magie-là peut suffire à créer un univers entier, même s'il ne s'agit que de 'magie mineure'». Pendant ses vacances prolongées van der Keuken avait essayé de trouver entre autres au Népal un remède contre sa maladie.

Le Népal est un pays connu pour ses chamans. *Les chamans du pays aveugles*, (États-Unis, Allemagne, 1980) de Michael Oppitz est un document ethnographique majeur traitant des différents aspects du chamanisme chez les Magar du nord, une ethnie du centre ouest népalais. Ce film sera présenté dans sa version intégrale pour la première fois en Suisse romande.

C'est à l'étranger que l'on devient curieux de son propre pays. Au cours du tournage de *Shigatse* (Suisse, 1989), un film sur la médecine tibétaine, le réalisateur bernois Jürg Neuenschwander s'est demandé comment les guérisseurs s'y prenaient chez nous. Comme une référence au temps et à l'espace tibétains, *Les guérisseurs des Alpes* (Suisse, 1995) débute sur un sommet, à la frontière entre zones sauvages et terres cultivées. Par-delà les montagnes enneigées et les chaînes de collines, le regard plonge dans l'Emmental, chez Rosmarie, Hans et Otto, guérisseurs établis dans la région où s'est déroulée l'enfance du cinéaste. Tous les trois se meuvent dans une tradition de la médecine naturelle en apparence oubliée et exercent leurs pouvoirs spéciaux, de près comme à distance, pour le bien-être de leurs



Tusu Katha.  
Photo: Sourav Sarangi, 1997

patients. Jürg Neuenschwander dresse le portrait des guérisseurs et de leur pratique quotidienne. Il viendra à Genève pour partager avec nous le plaisir de son expérience.

Et parce que la rencontre avec le public se trouve toujours enrichie par ces échanges, nous avons le plaisir d'annoncer une autre présence importante, celle du cinéaste Sourav Sarangi qui viendra spécialement de l'Inde avec son film *La légende de Tusu* (Inde, 1997). Ce jeune réalisateur indien a parcouru les campagnes pour s'initier au culte rendu à la déesse Tusu dans les régions rurales des États fédéraux du Bihar et du Bengale. Au rythme des diverses saisons, sa recherche l'amène à assister à l'une des cérémonies fluviales au cours de laquelle la représentation de Tusu sous la forme d'une couronne est solennellement confiée au mouvement perpétuel de l'eau.

Ce n'est pas seulement en Inde que l'on sait qu'il faut respecter les éléments... En 1986, le réacteur du bloc 4 de Tchernobyl explosa, libérant de la radioactivité en une quantité controversée. La défaillance humaine en était officiellement la cause. La cinéaste documentariste danoise Bente Milton ne se contente cependant pas de cette explication simple. Dans son film *Le facteur secret* (Danemark, 1997), elle s'interroge sur les raisons plus profondes de cette catastrophe majeure. Au cours de sa recherche filmique explosive, elle a rencontré des scientifiques russes réputés qui retiennent une autre explication: un tremblement de terre local. Le fait que les centrales nucléaires, pour leur refroidissement, ont été pour la plupart construites à proximité des fleuves, qui suivent en général les failles tectoniques, signifie qu'un Tchernobyl peut se reproduire n'importe où.

L'essai où Vladimir Eisner suit Andreï Sharonov, héros de *La quatrième dimension* (Russie, 1998) est, selon Bertrand Bacqué, «un condensé de poésie et d'absurde comme on en imagine volontiers en ex-URSS. Dans le petit appartement qu'il partage avec sa mère, ce jeune scientifique autodidacte et farfelu fabrique des alambics (qu'il surveille à distance grâce à une vidéo), porte à incandescence de petites croix orthodoxes, et aime à philosopher. Il médite sur le bien et le mal, le cosmos et son Créateur.

## PROGRAMME DE FILMS ET VIDÉOS

Samedi 5 mai à 15 heures

**WSZYSTKO MOZE SIE PRZYTRAFIC** (Pologne)

*Tout peut arriver*

Marcel Lozinski, 1995, PL, vidéo, 38', v.o. polonais / sous-titré français

**DE GROTE VAKANTIE** (Tibet, Burkina Faso, Brésil, États-Unis, Hollande, etc.)

*Vacances prolongées*

Johan van der Keuken, 2000, NL, vidéo, 142', v.o. hollandais / sous-titré français

Dimanche 6 mai à 15 heures

**SHAMANS OF THE BLIND COUNTRY** (Népal)

*Les chamans du pays aveugle*

Michael Oppitz, 1980, USA/D, 16 mm, 223', v.o. kham/anglais / sous-titré anglais

Lundi 7 mai à 18 heures 15

**KRÄUTER UND KRÄFTE** (Suisse)

*Les guérisseurs des Alpes*

Jürg Neuenschwander, 1995, CH, vidéo, 92', v.o. suisse-alsacienne / sous-titré français

En présence de Jürg Neuenschwander

Mardi 8 mai à 18 heures 15

**DEN SKJULTE FAKTOR** (Lituanie/Union Soviétique)

*Le facteur secret*

Bente Milton, 1997, DK, vidéo, 52' v.o. danois / sous-titré français

**TUSU KATHA** (Inde)

*La légende de Tusu*

Sourav Sarangi, 1997, IN, 16 mm, 62', v.o. bengali / sous-titré anglais

En présence de Sourav Sarangi

Mercredi 9 mai à 18 heures 15

**TCHETV'ORTOE IZMERIENIE** (Russie)

*La quatrième dimension*

Eisner Vladimir, 1998, RU, vidéo, 30', v.o. russe / sous-titré français

**OUT OF THE PRESENT** (Union Soviétique/Ex-Union Soviétique)

Andrei Ujica, 1995, D/RU, vidéo, 95', v.o. russe / sous-titré français

Jeudi 10 mai à 18 heures 15

**GRATIAN** (Roumanie)

Thomas Ciulei, 1995, D, 16mm, 45', v.o. roumain / sous-titré anglais

**BELOVY** (Russie)

*Les Belov*

Victor Kossakovsky, 1992, RU, vidéo, 58', v.o. russe / sous-titré français

Vendredi 11 mai à 18 heures 15

**LES STATUES MEURENT AUSSI** (France, République Démocratique du Congo)

Alain Resnais et Chris Marker, 1953, F, 16 mm, 30', v.o. français

**IN & OUT OF AFRICA** (Côte d'Ivoire, États-Unis)

*Le masque – De l'objet de culte à l'objet d'art*

Ilisa Barbash et Lucien Taylor, 1992, USA, vidéo, 59', v.o. anglais / sous-titré français

Entrée libre

C'est un mélange surprenant de débrouillardise et de chimères qui, à l'instar de l'Eros de Platon, vit d'expédients et de pauvreté. Dans un cahier, il note ses rêves, et ses inventions sont celles d'un Léonard de Vinci futuriste. Il s'étonne de la course des étoiles, suit le vol des ULM avec son télescope. Occasionnellement, il répare des télévisions.»

L'expérience de la télévision, dans son sens propre de vision lointaine, les cosmonautes de la station Mir l'ont eue et nous avec eux. Car une caméra de 35mm fut envoyée pour la première fois dans l'espace pour suivre leur quotidien lors de la mission Ozon. Quand celle-ci débuta, en 1991, l'Union soviétique était en pleine perestroïka; quand elle s'acheva, le 25 mars 1992, elle avait disparu. Mais les passages délicats ne sont pas réservés à la terre. «Les gens ne réalisent pas vraiment combien on est à cran quand on est dans l'espace, racontait le cosmonaute Krikalev en présentant le film *Out of the present* (Allemagne, France, Russie, 1996) du cinéaste Andrei Ujica au Festival de Rotterdam. Il n'y a que quelques centimètres d'aluminium entre vous et l'espace, les alarmes et les appareils tombent en panne... Vous êtes continuellement en éveil.»

«Vous ne devriez pas nous filmer, nous sommes des gens tout simples» dit Anna Feodorovna Belova dans l'extraordinaire film *Les Belov* (Russie, 1992) du réalisateur Victor Kossakovsky, qui se rend dans la pampa russe à l'ère de l'Union soviétique, où un chien court et des pommes de terre attendent d'être récoltées. Que peut-il bien se passer dans un endroit aussi ordinaire? Victor Kossakovsky, sous le charme de la maisonnette des Belov, sous l'emprise du huis-clos qu'elle renferme, réalise un film tout en nuances sur la vie d'une famille, à la Tchekhov.

Selon Eva Hohenberger, «les communistes prétendent que l'homme n'est que matière, comme l'animal, mais Gratian dit que l'homme ne meurt pas comme l'animal. Il a deux vies: l'une, physique, qui connaît une fin, et l'autre, spirituelle, qui dure pour l'éternité. Par sa vie éternelle, l'homme est ainsi semblable aux anges et à Dieu. La misère matérielle et la toute-puissance de l'esprit – ce sont les traits dominant de la vie de *Gratian*, (Roumanie, 1995) titre du film de Thomas Ciulei. D'un côté, il calcule à coup de milliards, triomphe de l'espace et du temps et voyage dans tout l'univers. De l'autre, il fait partie de ces stigmatisés, qui ne sont pas tout à fait des êtres humains, car Gratian, le philosophe, est aussi un loup-garou.»

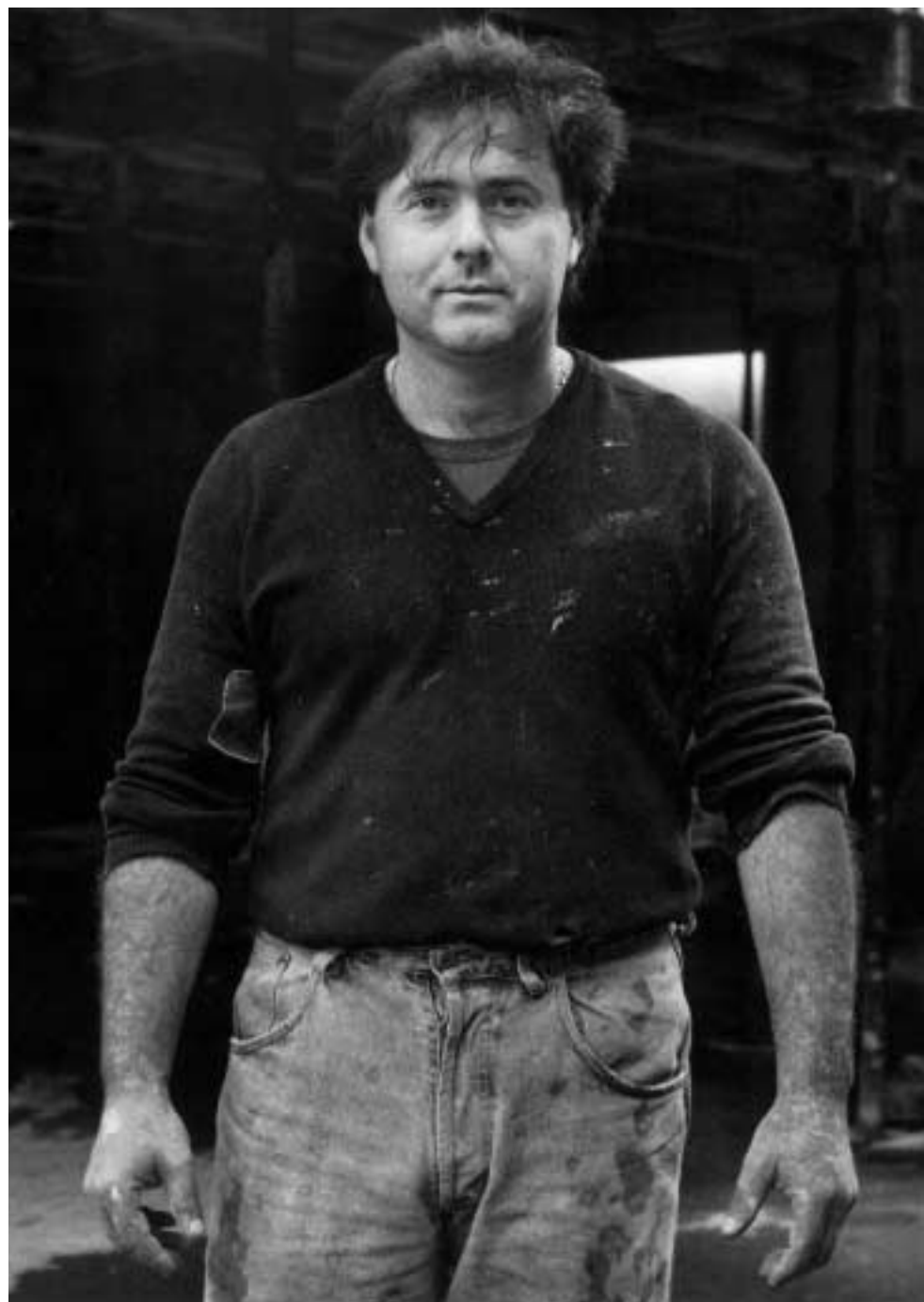
Le cycle s'achèvera avec un film qui prend tout son sens dans un Musée d'ethnographie: *Les statues meurent aussi* (France, 1953) d'Alain Resnais et Chris Marker nous rappelle que les objets, même les plus beaux, ne sont pas éternels. Ils sont aussi assez souvent d'authentiques faux ou des faux authentiques, comme le raconte *Le masque – De l'objet de culte à l'objet d'art* (États-Unis, 1992) d'Ilisa Barbash et Lucien Taylor.

Majan Garlinski

# TEMPS DE PAUSE

Exposition de photographies de Fausto Pluchinotta, du 6 juillet au 21 octobre 2001

Vernissage le 5 juillet à 18h



Vitale Bianchi, machiniste, Lecce. Photo Fausto Pluchinotta, 1999

«Temps de pause» réunit des photographies réalisées de 1997 à 1999 lors de l'agrandissement de la clinique des Grangettes à Chêne-Bougeries. Bien que relevant d'une commande du directeur de la clinique, M. Philippe Glatz, les photographies de Fausto Pluchinotta ne sont pas un reportage magnifiant un bâtiment en train de s'ériger. Elles ne sont pas non plus un travail militant sur le monde ouvrier. Bien qu'ancrées dans un espace et un temps confinés au chantier, elles nous offrent des rencontres presque atemporelles avec des hommes nous livrant un instant d'eux-mêmes ou, pour reprendre les termes d'une dédicace de Fausto Pluchinotta, ces photographies constituent «un paysage humain pour parler de l'être».

Le photographe participa au chantier, adopta l'horaire des ouvriers et, après un long séjour parmi eux, devenu lui-même un travailleur comme eux, leur proposa à tour de rôle, de suspendre leur activité pendant une dizaine de minutes, le temps d'une pose. Il n'y a pas d'esthétisme, ni de mise en scène dans ces photos, juste des hasards heureux où les fonds structurent et rythment le portrait, lui donnent une certaine légèreté éphémère, dialoguent avec le sujet...

Pour atteindre son but, Fausto Pluchinotta a dû oeuvrer par élimination, oubli, gommage de tout ce qui était attendu, superflu: presque pas d'outils, mais leur empreinte dans la main qui vient de les lâcher, pas de gestes, mais une pose où l'effort est encore perceptible dans la position du corps, pas d'attestation d'un savoir-faire, mais la fierté de savoir faire... ainsi surgit une personne à la présence désarmante: est-ce le regard ou les mains qui interrogent le spectateur?

En complément à ces photos, Pascal Amphoux propose, sous la forme d'un petit lexique duquel sont extraites les lignes qui suivent, des pistes pour enrichir le propos sans le coloniser:

«Hors les genres. C'est que cette photographie n'est pas: documentaire, humanitaire, esthétique... Ce qu'elle est néanmoins: informative, humaniste, minimaliste... Ce qu'elle brouille finalement: les trois genres qu'elle «empreinte» – le portrait, le paysage, la nature morte. Au paysage, ces portraits empruntent la référence à l'horizon. Mais ils en inversent le sens: dans le paysage, c'est une ligne visible qui ouvre sur le monde invisible – que l'on dit imaginaire; ici, c'est une ligne invisible (elle traverse la poitrine de l'ouvrier) qui surdétermine la visibilité du sujet – et on le croit réel. À la nature morte ces portraits empruntent la focalisation du regard: le sujet est centré, le fond net et les bords s'estompent. Dans la nature morte, ce mouvement centripète isole l'objet de son contexte ordinaire pour mieux le glorifier: ici, il exalte l'être pour lui-même – non l'ouvrier dans son contexte professionnel ou sa vie ordinaire. Quant aux photographies qui montrent des matériaux et des états du chantier, on ne sait si ce sont des paysages de nature morte ou des natures mortes de paysage, d'où le portrait plus que présent de l'ouvrier se serait absenté.»

«Immobilité. Ce n'est pas un reportage sur les métiers mais un travail posé sur le métier. On ne montre pas l'homme en actes, mais l'acte en l'homme – sa puissance d'agir. On ne le prend donc pas sur le vif, on le surprend néanmoins, mais en lui faisant prendre la pose. À lui de donner l'image de soi, à lui de ne pas trop bouger, de savoir se présenter. Mais au photographe la tâche fragile de recueillir cette image, de lui laisser cette vibration et de veiller à ne pas le représenter. Il faut un trentième de seconde pour saisir tout cela. Ce temps de pose lent évite le portrait statique: il ne montre pas le corps inerte, il le montre immobile. Car l'homme n'est pas un objet que l'on mobilise, mais un être de mouvement qui s'immobilise, rappelant ainsi l'essence même de la photographie: c'est qu'elle est plus que jamais un arrêt sur image.»

Christine Détraz

# DERRIÈRE LE MIROIR

photographies de Jean Mohr

En marge de l'exposition, l'Annexe de Conches du Musée d'ethnographie vous invite à participer à deux journées de rencontres et de festivités.

Le vendredi 4 mai à 20h00, nous vous proposerons l'intervention de plusieurs spécialistes de la photographie qui seront invités à débattre sur le thème: «LES PHOTOGRAPHES PEUVENT-ILS ENCORE, AUJOURD'HUI, RENDRE COMPTE DE L'ÉTAT DU MONDE?» *Un débat certes sur le visuel, mais qui concerne l'art en général!*

Parmi les participants: Jean-François Chevrier, historien de l'art contemporain et professeur à l'École nationale des beaux-arts de Paris, Stéphane Brasca, rédacteur en chef de la revue indépendante *De l'air* récemment créée, Nicole Aebi, directrice de Lookat Photos de Zurich et Jean Mohr, photographe.

Le samedi 5 mai dès 20h00, convivialité et fête seront au programme. Autour de Jean Mohr et de ses amis, des comédiens, des conteurs et des chanteurs animeront cette soirée.

Ces manifestations se dérouleront sous une tente installée dans le parc de l'Annexe du musée à Conches. Vous pourrez également y découvrir des travaux d'enfants qui ont été effectués à la suite d'une visite de l'exposition avec Jean Mohr, ainsi que des séquences vidéos réalisées par des étudiants de l'École des Arts Décoratifs de Genève.

Enfin, le dimanche 6 mai à 10h30, une visite commentée par Jean Mohr sera proposée, les enfants seront les bienvenus.

Entrée libre - buvette



Pakistan. Photo Jean Mohr, 1989

## Bâmyân et la statue du Commandeur



Le grand bouddha de Bamyah, d'après un croquis du capitaine P.J. Maitland (1886) dans les antiquités bouddhiques de Bamyah (Paris 1928).

La destruction par les talibans des deux bouddhas colossaux de Bâmyân en Afghânistân a suscité de par le monde une vague d'indignation sans précédent. Celle-ci s'explique par l'absurdité de l'opération, à plus d'un titre. Tout d'abord, ces statues appartenaient au patrimoine séculaire d'une religion qui met la tolérance, le pacifisme et la compassion au cœur de son enseignement. En outre, les bouddhistes ne sont pas idolâtres, ses images ne constituant que des supports d'inspiration et de méditation. Enfin, le bouddhisme avait été éradiqué de la région depuis plusieurs siècles déjà. C'est ainsi que la décision des talibans n'a même pas emporté l'adhésion du monde musulman. L'Organisation de la Conférence Islamique, qui regroupe cinquante-six États membres, a elle-même tenté d'intervenir, et les juristes coraniques ont dénoncé les contradictions du décret du mollah Mohammed Omar, dont la moindre n'est pas son unilatéralisme, contraire au principe musulman de la consultation (*shûrâ*). Dès lors, on ne pouvait plus s'étonner du rejet essuyé par les appels des plus hautes instances de l'ONU, ainsi que par les offres de divers pays bouddhiques, comme celle du Sri Lanka qui se proposait de racheter et de reconstruire chez lui les deux statues condamnées. Reste donc la motivation politique, qui apparaît comme l'une des principales raisons de cet acte de «talibanisme», les fondamentalistes au pouvoir obtenant *de facto* cette reconnaissance internationale que lui refusait la quasi-totalité du concert des nations. Mais cette justification apparaît tout aussi vaine que le prétexte religieux, puisque le régime de Kaboul n'a finalement récolté qu'un supplément d'opprobre international.

Curieusement, le chœur de protestations engendré par ces dynamitages gratuits a soulevé en retour l'indignation de certains qui s'étonnaient de l'importance soudainement accordée à ces statues: de quel poids peuvent bien peser ces vieilles pierres face aux exactions dont est victime, chaque jour, la population afghane, et notamment ses femmes? On répondra, tout d'abord, qu'il s'agit d'une question de compétences: c'étaient le devoir et l'honneur de l'UNESCO ainsi que des organisations bouddhiques et culturelles que de tenter l'impossible. Cela ne préjuge évidemment pas des actions que doivent entreprendre dans leurs domaines respectifs

tous les organismes chargés de la défense des droits de l'Homme. Mais si l'indignation a gagné l'opinion publique bien au delà des institutions, c'est que la destruction inepte de ces bouddhas dépasse largement le sort de ces deux seules statues. En effet, le décret du 28 février dernier ne s'appliquait pas qu'aux seuls monuments de Bâmyan mais, aussi bien, à toute la statuaire pré-islamique sur le territoire afghan: les talibans ont ainsi annoncé avoir également détruit les vestiges des sites historiques d'Herat, Ghazni, Kaboul et Djalalabad, ce qui, soit dit en passant, pourrait ironiquement cautionner les évactions d'antiquités ayant sévi dans la région au cours des décennies passées. Mais, en dernière analyse, c'est l'obscurantisme inspirant la froide décision des talibans qui nous a révoltés. Car c'est tout un patrimoine commun à l'Humanité qui a été saccagé sciemment, en ce que l'on pourrait appeler une véritable «atteinte aux droits de la culture». Malraux écrivait: «La culture est faite de tout ce qui permet à l'homme de maintenir, d'enrichir ou de transformer sans l'affaiblir, l'image idéale de lui-même qu'il a héritée.» Quelle image de l'homme – et donc de la femme – peut se faire un régime qui, en s'attaquant à la culture, nie tout idéal au genre humain?

«Quand j'entends le mot 'culture', je sors mon pistolet», pouvait déclarer un Baldur von Schirach, chef des Jeunesse Hitlériennes. Et les victimes du nazisme – hommes et femmes – ont payé dans leur chair et dans la chair de leur chair, un lourd tribut au totalitarisme obscurantiste.

Sans doute est-ce là le seul enseignement positif du saccage perpétré en Afghânistân: une prise de conscience par une bonne partie du monde que ses valeurs les plus essentielles ne sont pas forcément là où la mondialisation économique l'entraîne.

*Repenti ti!* Tels la statue du Commandeur apostrophant Don Juan, les bouddhas de Bâmyân hanteront encore longtemps la conscience de tous ceux que le sort de l'Humanité ne laisse pas indifférents.

Jérôme Ducor

## ANIMATIONS

### Les enfants à la Croisée des Cultures

Stage de danses et de musiques du monde  
du 1<sup>er</sup> au 8 juillet

Créé en 1995, lors de l'Année de la Diversité, le stage «La Croisée des Cultures», prépare actuellement sa septième édition. Organisé par les Ateliers d'ethnomusicologie en collaboration avec le Musée d'ethnographie, celle-ci se déroulera en juillet prochain. Ce stage, ouvert à tous et animé par des maîtres de réputation internationale, est consacré à la pratique intensive de danses et de musiques du monde.

Les points forts de cette année seront les percussions (d'Afrique du Nord et de l'Ouest, afro-américaines et d'Inde du Nord) et la danse (flamenco, orientale, kathak de l'Inde, sénégalaise et ivoirienne); mais les élèves pourront également aborder le conte à l'Africaine, en compagnie de Hassane Kouyaté, et les traditions du chant méditerranéen avec Françoise Atlan, interprète pleine de talent et d'intuition, qui abordera un répertoire allant des romances judéo-espagnoles aux chants traditionnels du Maghreb.

L'an dernier a vu l'introduction de stages spécialement dédiés aux enfants, pris en charge par le Musée d'ethnographie. Leur succès nous a poussé à renouveler l'expérience en offrant cette année deux stages d'une semaine pour enfants de 7 à 12 ans: l'un sur l'Inde et l'autre sur l'Afrique. De la danse à l'objet du musée en passant par la cuisine, le conte et le film, les jeunes voyageurs pourront partir à la découverte de la diversité et de la richesse de l'une de ces deux cultures, encadrés par les deux coordinatrices du projet, Olivia Cupelin et Fabienne Finat.

Le stage indien mettra l'accent sur les arts du spectacle, avec une initiation à la danse kathak, au chant du Bengale, aux incroyables maquillages du kathakali et aux marionnettes du Kerala. Pour découvrir ce monde magique, les enfants profiteront de la présence à Genève de Ravi Shankar Mishra, grand danseur originaire de Bénarès, de Ravi Gopalan Nair, spécialiste du théâtre et des marionnettes, et de Parvathy, chanteuse initiée par un grand maître de la tradition mystique des Bauls, qui, en prélude au stage, nous offrira en outre deux spectacles au Musée (voir ci-contre).

Quant au stage d'introduction aux arts d'Afrique, il passera par l'enseignement de la danse et des percussions de Côte d'Ivoire, décerné par Georges Momboye, un excellent danseur et pédagogue qui s'est produit dans le monde entier; il abordera aussi l'univers passionnant des contes africains, que les enfants pourront suivre grâce à Hassane Kouyaté, issu d'une fameuse lignée de griots du Burkina Faso.

Fabienne Finat et Laurent Aubert

La croisée des cultures, renseignements et inscriptions:

www.adem.ch

Stages adultes: Ateliers d'ethnomusicologie - tél. 022/731 55 96/734 89 23

Stages enfants: Musée d'ethnographie - tél. 022/418 45 81



Parvathy, Inde 2001. Photo Johnathan Watts

Parvathy est une jeune artiste aux talents multiples. En tant que chanteuse et conteuse, elle suit depuis plusieurs années la voie des Bauls, les *Fous Chantant* du Bengale. Invitée par le Musée d'ethnographie et les Ateliers d'ethnomusicologie à participer au stage *La Croisée des Cultures*, elle nous offrira en prélude à cette semaine deux programmes illustrant quelques facettes de sa personnalité lumineuse:

Musée d'ethnographie/Hall: Deux spectacles du Bengale

Vendredi 29 juin à 20h30 **Chant des Bauls du Bengale**  
par Parvathy

Samedi 30 juin à 17h **Contes du Bengale**  
par Parvathy, avec la participation de Rajni

Prix des places: adultes: 7.- / enfants et tarifs réduits: 5.- Réservations: tél. 022/418 45 50

## EXPOSITIONS

## JUSQU'AU 16 SEPTEMBRE 2001

Musée d'ethnographie  
65, bd Carl-Vogt - Genève. Tél. 022/418 45 50  
Visites commentées sur demande  
au 022/418 45 81

## KUA ET HIMBA

Deux peuples traditionnels du Botswana  
et de Namibie face au nouveau millénaire

En collaboration avec l'ethnologue et juriste  
argentin M. Prof. Carlos Valiente-Noailles.

Voir page 3

## DU 6 JUILLET AU 21 OCTOBRE 2001

Musée d'ethnographie - hall  
65, bd Carl-Vogt - Genève. Tél. 022/418 45 50  
Vernissage le 5 juillet à 18h

## TEMPS DE PAUSE

Photographies de Fausto Pluchinotta  
Textes de Pascal Amphoux

Voir page 6

## JUSQU'AU 26 AOÛT 2001

Musée d'ethnographie - Annexe de Conches  
7, ch. Calandrini - 1231 Conches.  
Tél. 022/346 01 25

Visites commentées pour groupes sur réservation  
Renseignement: christian.delecraz@ville-ge.ch

## DERRIÈRE LE MIROIR.

Photographies de Jean Mohr

Du 4-6 mai 2001, sous tente dans le parc de  
l'Annexe de Conches, plusieurs invités entoureront  
Jean Mohr.

Voir programme détaillé

## COLLOQUE

## 11-12 MAI 2001

Salle Ernest-Ansermet  
Maison de la Radio, 66, bd Carl-Vogt

## COLLOQUE «CULTURE ET CULTURES»

Voir page 2

## FILMS

## 5-11 MAI 2001

Musée d'ethnographie - hall  
65, bd Carl-Vogt - Genève.

Renseignement:  
Tél. 022/418 45 50

E-mail: majan.garlinsk@ville-ge.ch

## ICI ET AILLEURS

Cycles de films et vidéos

Organisé dans le cadre du festival Science et Cité  
Entrée libre

Voir page 5

## MUSIQUES

## ATELIERS D'ETHNOMUSICOLOGIE

www.adem.ch  
Tél. 41 22 731 48 40



## PROGRAMME AVRIL - JUILLET 2001

## VENDREDI 27 AVRIL 2001 À 21H30

Sud des Alpes (10, rue des Alpes)

## VERANDA

Chanson populaire italienne

## VENDREDI 4 MAI 2001 À 21H30

Sud des Alpes (10, rue des Alpes)

## LUCY ACEVEDO

Noche Criolla del Perú

## VENDREDI 11 MAI 2001 À 20H30

Alhambra

## ESMA REDZEPOVA

La reine des Tsiganes de Macédoine

## JEUDI 17 ET VENDREDI 18 MAI À 20H30

Forum Meyrin

## MANJULA NARASIMHAN

Bharata Nātyam de l'Inde du Sud

VENDREDI 1<sup>ER</sup> JUIN 2001 À 20H30

Salle Frank Martin (Collège Calvin)

## CHANTS ET MUSIQUES D'OUBÉKISTAN

Khorezm, Karakalpakistan

## VENDREDI 8 JUIN 2001 À 20H30

Alhambra

## TIHAREA

Trio vocal féminin de Madagascar

## VENDREDI 22 - DIMANCHE 24 JUIN 2001

Promenade Saint-Antoine

## FETE DE LA MUSIQUE

Musiques et danses du monde

## VENDREDI 29 JUIN 2001 À 20H30

Musée d'ethnographie

## CHANTS DES BAULS DU BENGAL

Parvathy

## SAMEDI 30 JUIN 2001 À 17H

Musée d'ethnographie

## CONTES DU BENGAL

Parvathy et Rajni

1<sup>ER</sup> - 8 JUILLET 2001

Divers lieux

## LA CROISÉE DES CULTURES

7<sup>e</sup> stage de musiques et danses du monde  
en collaboration avec le Musée d'ethnographie

Location : Service culturel Migros, 7 rue du Prince, Genève (lu-ve, 10h-18h)  
Renseignements: tél. (022) 731 48 40 - adem@worldcom.ch

## LA REINE DE SABA - BILQÏS - MAKÊDÂ

18 mai - 30 juin 2001

Conception et organisation: Musée d'ethnographie de Genève, Fondation suisse pour la culture - Pro Helvetia, Librairie arabe L'Olivier

Soutien: Ateliers d'ethnomusicologie, Activités Culturelles de l'Université de Genève, Direction du Développement et de la Coopération (DDC), Ethiopian Airlines

## EXPOSITIONS

## DU 18 MAI AU 28 JUIN 2001

Musée d'ethnographie - hall  
65, bd Carl-Vogt - Genève. Tél. : 022/418 45 50  
Vernissage jeudi 17 mai à 19h

LA REINE DE SABA - BILQÏS - MAKÊDÂ:  
UNE LÉGENDE NOIRE ET DORÉE

Voir page 4

## SAMEDI 9 JUIN À 14H

## Images de la reine de Saba au Moyen Âge

Visite commentée avec Erica Deuber Ziegler, his-  
torienne de l'art

## SAMEDI 16 JUIN À 14H

Visite commentée avec Anne-Marie Käppeli, et ren-  
contre avec Alain Lenoir: Un psychanalyste aux  
pieds de la reine de Saba

## DU 18 MAI AU 30 JUIN 2001

Librairie arabe L'Olivier  
5, rue de Fribourg - Genève  
Tél. 022/ 731 84 40  
Vernissage jeudi 17 mai à 17h00

LA REINE DE SABA VUE PAR DES ARTISTES  
CONTEMPORAINS

Anouk, René Feurer, Gianni Grosso, Bachar Al Issa,  
Jaafar Haydar, Gilbert Mazliah, Gina Nahlé Bauer,  
Gabriela Rosetti-Mayer, Ibrahim Salih, Théodoros  
Tsigé-Markos, Gírum Zeru, et Maja Zürcher

## COLLOQUE

## SAMEDI 19 MAI 2001 DE 13H30 À 18H

Salle Ernest-Ansermet, Maison de la Radio,  
66, bd Carl-Vogt - Tél. 022/ 731 418 45 50  
(en face du Musée d'ethnographie, Genève)

LA REINE DE SABA - SUCCÈS D'UN MYTHE DANS  
LES TROIS CULTURES MONOTHÉISTES

Avec Ueli Brunner, Dr en géographie, Zurich; Albert  
de Pury, théologien; Abdelwahab Meddeb, islamo-  
logue, Genève; Joseph Tubiana, prof. honoraire à  
l'INALGO; Erica Deuber Ziegler, historienne de l'art;  
Mohamed Kacimi El-Hassani, écrivain, Paris;  
Modération: Victor Durschei, hist. de l'art Pro Helvetia

Stand de livres, disques, artisanat, café oriental  
Samedi 19 mai 2001 de 13h à 23h

## NUIT ORIENTALE

## SAMEDI 19 MAI 2001 À 20H30

Salle Ernest-Ansermet, Maison de la Radio,  
66, bd Carl-Vogt - Genève Tél. 022/418 45 50

## LA REINE DE SABA. Spectacle en création

Jihad Darwiche (Liban/France), contes  
Isabel Alama (Andalousie/France), danse orientale

## RENCONTRES

Librairie arabe L'Olivier, 5, rue de Fribourg, Genève. Tél. 022/ 731 84 40

## Vendredi 18 mai à 19h

Contredire la reine de Saba, Théodoros Tsigé-Markos (Éthiopie/France),  
peintre. Lecture de poésie, Anne-Marie Käppeli

## Jeudi 31 mai à 19h

Le secret de la reine de Saba, Mohamed Kacimi El-Hassani, écrivain;  
Samir Mokrani, musicien (luth, saz)

## Jeudi 7 juin à 18h30

Le mythe de la déesse et les Reines Noires - d'Ahmes Nefertari à  
Hatshepsout, Fawzia Assaad (Égypte/Suisse), écrivaine

## AUTRES MANIFESTATIONS

## EXPOSITIONS

Du 19 mai au 30 juin

RENÉ FEURER «SABA/SALOMON» - ouverture le 19 mai de 14h à 20h

plan(s) libre(s) - 10, rue des Vieux-Grenadiers, ancienne SIP, bâtiment G/H,  
1<sup>er</sup> étage

ouvert: je/ve: de 17 à 19 h, sa: de 14 à 17 h et sur rendez-vous 076/ 320 32 35

Dès le 21 juin à 18h

LA REINE DE SABA, peintures d'élèves des cycles de l'Aubépine et des  
Grandes-Communes ainsi que de l'ECC Jean Piaget

Jardin botanique - Passage souterrain - (sous la route de Lausanne)

Vernissage le 21 juin à 18h

## RENCONTRES

Mercredi 6 juin 2001 à 20h

Cuaderna Via - Espace interculturel et librairie espagnole  
3, av. des Tilleuls (couverture voies CFF). Tél. 079 489 20 34

Basilio Gonzalez propose une soirée de musique et de lectures bilingues en  
espagnol et en français notamment des textes de Calderon de la Barca  
consacrés à la reine de Saba

## ANIMATIONS DE QUARTIER

## À Saint-Jean

Du 6 au 17 juin

Reine de Saba, quinzaine culturelle, avec théâtre, contes, lecture-débat,  
activités pour les enfants, sous l'égide de Culture de Quartier  
Renseignements MQ St-Jean. Tél. : 022 418 91 50. www.mqsj.ch

## À la Jonction

Tous les dimanches de juin  
de 14h à 18h

Ateliers d'arts plastiques ouverts au public enfant et adulte  
ACT 8, 21, bd St-Georges. Tél. 022 700 01 16. www.basic.ch/act8